60
N
6850.4
V512
v.2

THE GETTY CENTER LIBRARY

GETTY CENTER LIBRARY MAIN
N 6850.4 V512 OVE
v.2,(1923) c. 1 Vacquier, J. (Jules)
Le Faubourg Saint-Honore : architecture
3 3125 00261 2774

LES VIEUX HOTELS
DE PARIS

Le Faubourg Saint-Honoré

TOME II

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LES VIEUX HOTELS
DE PARIS

Le Faubourg Saint-Honoré

TOME II

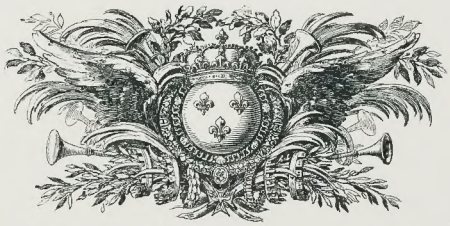
DÉCORATIONS EXTÉRIEURES ET INTÉRIEURES

NOTICES HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES

PAR

J. VACQUIER

Secrétaire général de la Société d'Histoire et d'Archéologie du VII^e^ Arrondissement de Paris.



A Paris

Chez F. Contet, Éditeur d'Art, 9, Rue de Bagneux

1923

OVERSIZE
N
6850.4
V512
v.2

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LES VIEUX HOTELS DE PARIS

LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ

NOTICES HISTORIQUES

ET

TABLE DESCRIPTIVE DES PLANCHES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND

HOTEL DE MASSA

Rue de la Boëtie, n° 111

Pl. 1 et 2

Le premier volume du *Faubourg-Saint-Honoré*, qui a paru dans « Les Vieux Hôtels de Paris », contient l'historique de l'ancienne demeure des ducs de Massa.

L'entrée du bel hôtel, rue de la Boëtie, donne accès sur une grande cour fermée, à droite par l'hôtel, à gauche par le logement du concierge derrière lequel sont les communs : écuries, remises, sellerie, laboratoire de photographie, serre, orangerie qu'entoure un jardin en terrasse dominant l'avenue des Champs-Élysées ; le tout d'une superficie de 4.077 mètres.

Depuis le 6 juillet 1853, la propriété appartenait par titre dotal à la baronne Roger (Caroline-Adélaïde-Andréine Leroux), veuve en premières noces d'Alphonse-Adel-Alfred Régnier, comte de Groneau, marquis de Massa ; elle épousa, en second mariage, après contrat du 10 janvier 1820, André-Hélène, baron Roger. A son décès, rue de Morny, 102 (rue de la Boëtie), le 17 mai 1874, l'immeuble revint au duc et au marquis de Massa et au baron Roger ; des trois héritiers, deux, le marquis et le baron, gardèrent l'héritage en indivision.

A la mort du baron, le 19 mai 1880, la propriété demeura au duc de Massa [1] pour sa part et passa, pour l'autre, au baron Roger fils.

Les promeneurs ont raison de regarder curieusement cet hôtel ancien placé un peu en retrait sur la voie qui descend de l'Arc-de-Triomphe, des feuilles de notre histoire ont été tracées là sous le Premier et sous le Second Empire.

L'aménagement intérieur correspond à ce qu'on sait de l'histoire de l'hôtel.

On ressent une excellente impression d'art devant la vue de la planche 1, enfilade de salles de réception dont la tenue ramène la pensée vers le temps où Marescalchi habitait ici. Le salon de premier plan a reçu un décor sombre comme il se doit à toute pièce par où débute la visite des lieux. Bien que l'architecture soit l'unique but de cette étude, on ne peut omettre de signaler le cachet artistique du mobilier que nous avons sous les yeux.

Le grand salon de la planche 2 [1] possède un mobilier plus riche, un peu solennel avec ses dorures et ses tapisseries. En le comparant à la beauté des ornements muraux, on y constate un don d'ordonnance chez l'auteur de cette disposition ; « l'architecte ou l'artiste qui a le tempérament de l'architecte, est seul capable de composer une décoration d'ensemble [2] ».

« Les dessus de porte à guirlandes de roses relevées au milieu par des patères en bois sculpté et doré [1] », la cheminée aux cariatides en bronze vert dans le style de Clodion, ont une valeur certaine ; les murs sont tendus, à la mode du Premier Empire, de soieries à ramages. Nous pouvons ici, puisque le très aimable propriétaire a bien voulu nous le permettre, signaler deux tableaux : portrait de Napoléon, œuvre de Lefebvre, donnée par l'empereur au duc de Massa et portrait de Macdonald, par David.

Le troisième salon (planche 2 [2]) est d'un genre moins sérieux ; il occupe le milieu de l'édifice.

La cheminée est intéressante ; les « trumeaux décorés de figures d'enfants en plâtre, symbolisant les Arts et les Sciences [2] », ont une composition particulière que justifie leur emplacement bien en vue.

L'ameublement de l'un de ces salons empire est venu d'Amboise.

Le bel hôtel de Massa est un témoin de l'agrément qu'offraient les demeures particulières du dernier siècle ; nous remercions M. le duc, qui en est propriétaire, d'avoir bien voulu nous permettre d'en conserver le souvenir dans cet ouvrage.

1. Né le 15 février 1837, décédé le 24 mai 1913 en cet hôtel ; c'était le neveu du marquis Philippe Régnier de Massa, écrivain, mort en 1910. Compositeur distingué lui-même, Alfred de Régnier, comte de Groneau, duc de Massa, eut foule à ses obsèques qui furent célébrées, le mardi, 27 mai, à 10 heures, en l'église Saint-Philippe-du-Roule.

2. Emmanuel Thubert, *L'art en France*, 15 décembre 1913, p. 481.

HOTEL DE LA VAUPALIÈRE

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 85

Pl. 3 à 30

L'utilité de la présente notice sur l'hôtel que possède M. le baron Gérard réside aussi bien dans la publication des planches hors texte qui l'accompagnent que dans l'historique de cette belle et ancienne demeure.

L'emplacement, en 1765, de la propriété qui fut diminuée depuis par le percement de la rue Matignon, était occupé par deux maisons et trois terrains auxquels s'ajouta, le 23 mars de la même année, une pièce de terre où s'édifiaient trois immeubles au milieu d'un arpent et demi en marais avec arbres fruitiers et ceps de vignes aboutissant au chemin des Gourdes ; le tout fut soldé 12.010 livres, plus 490 livres de frais (contrat du 27 novembre 1765).

En 1787, Thiéry, dans son *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris* (t. I, p. 81), présente ainsi la nouvelle habitation :

L'hôtel de la Vaupalière, bâti sur les dessins et conduite de M. Colignon, architecte, s'annonce par une espèce d'avenue et a ses vues et ses jardins sur les Champs-Élysées.

1. A. de Champeaux, *Gazette des Beaux-Arts*, 1894, t. II, p. 336.

2. *Ibid.*

Colignon (Louis-Marie) était non seulement l'architecte de l'hôtel, mais le propriétaire, ce qui expliquerait, si c'était nécessaire, le soin apporté dans la construction.

Le premier locataire fut le marquis de La Vaupalière dont le nom resta à l'hôtel.

Colignon laissa en mourant l'hôtel et ses dépendances à trois neveux et une nièce, des Fossart-Rizeville, qui en prirent possession le 2 nivôse an II (inventaire du 12 ventôse). Pour ne pas maintenir en indivis la propriété qui portait alors le n° 101, ils la vendirent 130.000 francs au comte Pierre-Louis Rœderer. L'un des fils de celui-ci étant mort prématurément, l'héritage du comte, décédé le 18 décembre 1835, fut partagé entre son autre fils, Antoine, et ses petits-fils, petites-filles ou arrière-petits-enfants.

Pour liquider cette succession, la propriété fut mise en adjudication le 21 janvier 1837 et vendue, en l'audience des criées du tribunal civil de la Seine, aux époux Lehon qui reçurent quittance définitive des 371.000 francs d'achat, le 26 janvier 1838.

La comtesse Molé fit l'acquisition de l'hôtel et du mobilier par autorisation du comte, son mari, de Françoise-Zoé-Mathilde Masselman, épouse de Charles-Aimé-Joseph, comte Lehon, ancien ambassadeur du roi des Belges, avec lequel elle demeurait à Tournai, agissant au nom et comme mandataire de son époux, pour la somme de 695.400 francs.

C'est Lehon qui fit offrir la couronne de Belgique au duc de Nemours et négocia le mariage de la princesse Louise d'Orléans avec le roi Léopold.

Le contrat d'achat précité fut signé le 1er mars 1843.

Le comte Molé eut une brillante carrière et s'il fût resté plus longtemps dans l'hôtel, celui-ci eût pris le nom de cet administrateur habile, de ce politicien consommé. Distingué par Napoléon, il devint successivement auditeur au Conseil d'État, maître des requêtes en 1806, conseiller d'État, directeur des Ponts et Chaussées, ministre de la Justice et enfin, à l'âge de trente-quatre ans, en 1814, président du Conseil de Régence. En 1817, il était ministre de la Marine; le 15 avril 1837, président du Conseil des Ministres et, pour couronner une vie si bien remplie, il fut plus tard membre de l'Académie française.

L'hôtel qu'il habita passa, lors de la mort de la comtesse, sa femme, le 10 juin 1845, à sa petite-fille, la duchesse d'Ayen, demeurant rue de Lille, n° 66, laquelle le revendit avec les meubles 250.000 francs, le 10 mai 1856, à Lyne Stéphens qui, étant décédé à Rochampton (Angleterre), le laissa en héritage à sa veuve, par testament du 8 mai 1857.

Le baron et la baronne Gérard l'acquirent par acte du 26 juin 1875 et l'habitèrent avec leur fille et leur gendre, le comte et la comtesse Foy, jusqu'à leur mort.

En 1903, il passa par héritage à leur fils, M. le baron Gérard (Maurice), député du Calvados comme son père. La baronne Gérard, née de Dampierre, et lui l'occupent actuellement.

Une description des lieux, du 17 décembre 1906, débute ainsi :

> En entrant dans la propriété, 85, rue du Faubourg-Saint-Honoré, appartenant à M. le baron Gérard, on trouve une allée de 37 mètres de longueur environ, à son extrémité, un retour perpendiculaire à gauche longeant la cour d'honneur sur 9 mètres et un pavillon sur 11 mètres. L'allée, la cour et le pavillon enveloppent la propriété de M. le baron Gourgaud portant le n° 83.

Les façades de l'hôtel et ses intérieurs sont d'une belle venue. L'architecture de la partie donnant sur le jardin, notamment (pl. 4), est couronnée d'un attique qui l'allégie ; le cachet particulier de l'œuvre est constitué par les refends du rez-de-chaussée, les guirlandes et les reliefs des dessus d'ouvertures. La ligne du corps central est parfaite en ce qui a trait surtout au support du balcon et au cintre des baies du premier étage (pl. 5).

La façade opposée (pl. 3) est desservie non plus par un perron unique, mais par deux escaliers aboutissant à des terrasses closes d'un style identique à celui de l'hôtel.

Il va sans dire que l'histoire de l'hôtel fait supposer une ornementation intérieure répondant à l'architecture extérieure.

La planche 6 est la photographie du vestibule et de l'escalier dont la rampe est le décor le plus remarquable. Sans tenir compte du prolongement du palier en tribune, addition nécessitée par les besoins domestiques, et qui alourdit l'œuvre, on trouve dans l'ordre sculptural d'excellents motifs.

Les grands salons sont plus intéressants, ils renferment une richesse de décoration très particulière, notamment l'ébrasement qu'on voit dans la baie de gauche sur la planche 7 et le bandeau à modillons qui sépare le haut des portes des tympans. Dans ces tympans, les figures des Sciences et des Arts, de l'Étude et de l'Histoire sont agréablement modelées. La cheminée où sont représentés l'Été et l'Hiver complète heureusement l'ensemble de la pièce.

La Bibliothèque ou Cabinet de travail a également sa valeur, les visiteurs en gardent le meilleur souvenir : meubles et tableaux de prix y sont disposés avec goût.

Au premier étage, la présentation est faite plus en hauteur : de grosses moulures partent du socle, contournent sans arrêt les portes et glaces que le lecteur a sous les yeux (pl. 9). Les compartiments de la corniche sont divisés de façon originale qui rappelle dans le sens vertical les bandeaux des entrebaies.

L'aspect offert par la planche 10 permettra d'apprécier les détails de la menuiserie d'une époque où la production en série alors inconnue laissait son cachet à chaque pièce importante des habitations.

L'hôtel, dont les gravures satisferont les artistes et les amateurs de belles œuvres, a été ouvert très gracieusement à nos visites par M. le baron Gérard qui a, de plus, secondé largement nos recherches. C'est à ce double titre que nous avons ici le devoir de le remercier.

PALAIS NATIONAL DE L'ÉLYSÉE

ANCIEN HOTEL D'ÉVREUX (1720-1745)
DE BEAUJON (1773-1786)
ÉLYSÉE-BOURBON (1787-1790 et 1814-1830)
ÉLYSÉE-NAPOLÉON (1805-1814)

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, nos 55-57

Pl. 11 à 30

L'Élysée est une demeure simple et charmante dont le nom rappelle, en plein Paris, le séjour mythologique ; mais il se cache sous des dehors discrets qui excitent, surtout à cause de l'hôte qui l'occupe, la curiosité des passants : là réside, en effet, M. le Président de la République française.

Des agrandissements inéluctables, pour donner à une vieille demeure une telle destination, ont modifié l'aspect primitif décrit en 1754 par J.-F. Blondel :

> La façade sur le jardin (pl. 2) est composée d'un avant-corps, de deux arrière-corps, de deux pavillons, de deux arrière-pavillons et de deux ailes faisant au total quarante toises un pied de longueur, et qui donnent sur de beaux jardins et ayant pour spectacle le coup d'œil des Champs-Élysées..... C'est pour cette considération que nous aurions désiré plus de sévérité dans la répartition des membres d'architecture de cette façade, de plus grandes masses et des beautés de détail plus conformes à l'étendue de cet édifice et à l'espace qui l'environne..... En général, on peut observer que les profils de ce bâtiment sont assez peu analogues à l'expression des ordres, et qu'ils sont fort incorrects et sans fermeté (*Architecture françoise*, t. III, liv. V, p. 158).

Le même auteur ajoute :

Le plan est peut-être un des mieux disposés et des plus réguliers. Quoique à l'entrée de la capitale, il a tous les avantages d'une des plus belles maisons de plaisance des environs de Paris.

L'architecte de cet hôtel, Armand-Claude Mollet, contrôleur des bâtiments du roi — et qui spéculait sur les terrains du faubourg Saint-Honoré —, édifia ce « château » en 1718 (*Registre des insinuations*, Archives de la Seine), pour Henri-Louis de La Tour d'Auvergne, comte d'Évreux. Le logis inauguré par le Régent, le 14 décembre 1720, était augmenté par don royal d'un terrain en demi-lune pris sur la plantation en arbres du pré des « Champs-Elizées » ; c'est aujourd'hui la saillie considérable qui détourne le parcours de l'avenue Gabriel [1].

Le prince de Turenne, héritier, en 1745, du comte d'Évreux, vendit l'hôtel inachevé 730.000 livres à la marquise de Pompadour qui le désirait ardemment ; aussi s'empressa-t-elle d'employer son goût et sa fortune à l'embellissement de cette acquisition. Elle ordonna de remanier tout le premier étage, le remeubla entièrement et le fit tendre de tapisseries ; les rideaux de vitrage valaient seuls 6.000 francs, si bien qu'en une même année elle y dépensa, nous apprend le duc de Luynes dans ses *Mémoires*, 95.169 livres, 6 sols. L'escalier qui s'élevait dans l'angle gauche de l'immeuble fut porté où est maintenant la grande salle à manger. Les salons meublés des merveilles de l'époque exécutées par les meilleurs artistes, sur les dessins de Lassurance, se remplissaient journellement d'une foule brillante et spirituelle qui assistait, nous dit le *Livre-Journal* de Duvaux, aux répétitions de la comédie qui devait se jouer à Versailles.

Quant aux jardins qui completaient la beauté du site, ils couvraient onze hectares de terrain [2], complétés par les embellissements d'alentours ordonnés par le marquis de Marigny, frère de Mme de Pompadour.

A la mort de la favorite, le 11 avril 1764, son hôtel qu'elle avait pensé offrir en cadeau de mariage à son frère [3], revenait, en exécution de son testament de 1757, au roi, comme « susceptible de faire le palais de l'un de ses petits-fils » ; de Marigny proposa de mettre la propriété à la disposition du comte de Provence [1]. Le roi l'accepta par acte privé du 18 septembre 1765 [2].

L'immeuble fut préparé pour loger les ambassadeurs extraordinaires ; les occasions manquant pour l'occuper dans ces conditions, il servit de Garde-meuble de la Couronne (voir : Le ministère de la Marine, édition des *Vieux Hôtels de Paris*). L'abbé Terray aurait alors, dit-on, logé dans l'hôtel.

En 1773, « le gouvernement ayant besoin d'argent, céda l'hôtel au fameux banquier Beaujon qui l'accepta sans difficulté en échange de ses grosses créances [3] » ; elles s'élevaient à un million.

Né, en 1718, de parents pauvres, Beaujon avait acquis dix millions de fortune dont il employa une partie à l'installation de sa nouvelle demeure.

M. de Beaujon, le destinant à son habitation, y fit faire des changements considérables et des additions agréables.

La distribution des appartements, leur décoration dans le genre moderne, la richesse et l'élégance des ameublements, la nouvelle disposition des jardins, tout décèle le talent de M. Boulée, architecte du roi.

Thiéry qui donne ces renseignements, y ajoute une description presque fabuleuse des lieux.

Beaujon vendit sa propriété à Louis XVI, le 12 août 1786, au prix de 1.300.000 livres (1.100.000 livres nous apprend Albert Babeau dans *Paris en 1789*) ; il en conservait l'usufruit. Il mourut le 26 décembre de la même année.

Vide, la demeure fut une nouvelle fois destinée aux ambassadeurs extraordinaires, aux princes et princesses, ce qui permit au roi de l'attribuer à la duchesse de Condé (Bathilde d'Orleans) ; celle-ci transforma tout le jardin et nomma l'hôtel : Élysée-Bourbon.

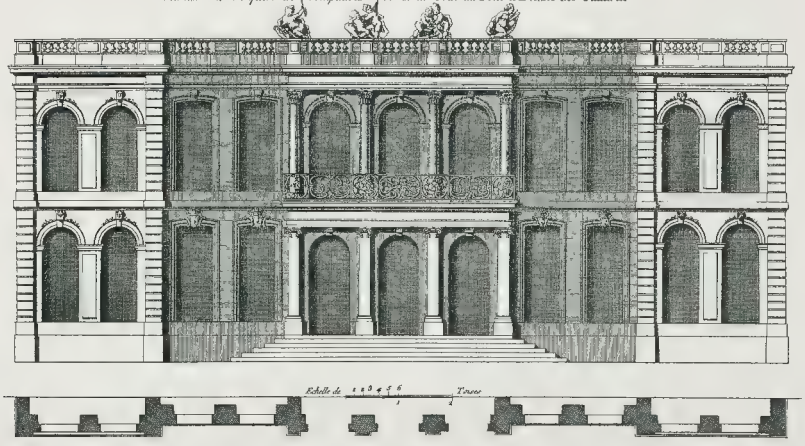
Sous le coup des événements, on la retrouve quasi-jacobine, ayant près d'elle une prophétesse, Suzette Labrousse, à laquelle succéda Catherine Théot dite « la Mère de Dieu ». La cousine de Louis XVI aurait fait présent de l'Élysée à la Convention bien qu'elle certifia plus tard à Louis XVIII n'avoir engagé que ses revenus, mais le Comité de Salut public rejeta la proposition.

Avant d'émigrer, la duchesse avait loué, en 1790, l'Élysée à

1. Percier et Fontaine *Résidences des souverains*
2. Frederic Masson, *Jadis*, t. II, p. 38
3. Barbier, *Journal de la Régence de Louis XV*, t. VI, p. 69. Ed. 1857.

1. Georges Bonnefons, *La Palais de la Présidence*, 1849.
2. *Paris et les Parisiens au XIXe siècle.*
3. Marc Varenne, *L'Illustration*, no 3667, du 7 juin 1913, p. 354.

Plan et Elévation Géometralle d'un Batiment de 15 Toises de face occupé par Madame la Marquise de Pompadour situé au bout du Pont tournant des Tuilleries



Collection G. Hartmann.

Hovyn, entrepreneur de fêtes publiques, qui ouvrit les jardins aux promeneurs sous le nom de « Hameau de Chantilly »; bals, restaurant-glacier, jeux variés étaient offerts « pour le prix d'entrée modique de vint-cinq sols par cavalier et de douze sols pour une dame [1] ».

La duchesse ne rentrant pas en France à la date fixée par le gouvernement, l'Élysée-Bourbon tomba dans le Domaine national.

L'État y installa les ateliers de l'Imprimerie, puis le vendit à la fille d'Hovyn, associée aux sieurs Bonafide, Laroche et Mengin, le 29 ventôse an VI [2]. Une liquidation de l'exploitation qui périclitait mit la propriété aux mains de Mlle Hovyn qui loua les appartements, partagea les jardins, et livra les alentours à des petits boutiquiers; cet état dura huit années.

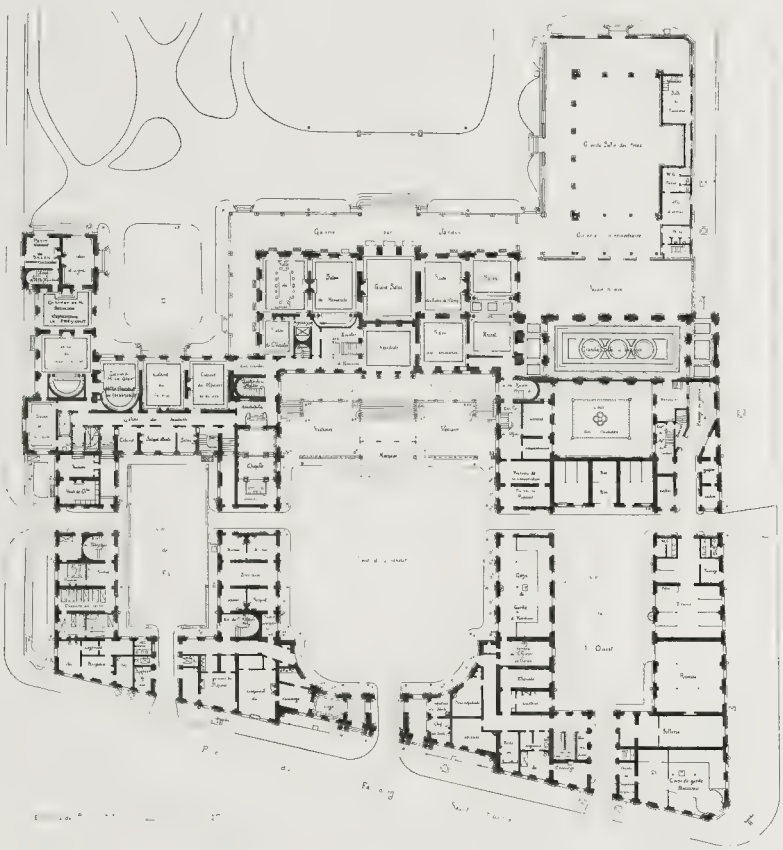
Bonaparte offrit, le 5 août 1805, l'Élysée qui était à vendre, à sa sœur Caroline, en présent de relevailles. Quand son mari Murat, qui passa pour l'avoir acheté 570.000 francs [3], partit prendre possession de ses États de Naples, la reine le suivit, le 7 septembre 1806, emmenant le mobilier nouveau style.

De cette époque datent l'escalier placé près de l'entrée, le vestibule (pl. 13) et la décoration du salon Murat (pl. 14).

En quittant Paris, Murat avait prié son beau-frère d'accepter le palais; Napoléon ne le refusa pas et lui donna le nom d'Élysée-Napoléon. Là, il aimait à se reposer, c'était sa « maison de santé » ainsi qu'il la nommait, critiquant surtout les distributions intérieures ou les plantations du jardin parce que « sans ombrage continu et régulier ».

A la fin de 1809, l'Élysée fut donné en résidence à l'impératrice Joséphine, divorcée [1]; la reine Hortense, sa fille, vint l'habiter avec elle. Leur séjour fut de courte durée; elles partirent pour Malmaison.

Napoléon racheta l'Élysée et « décida que le roi de Rome habiterait, au second étage, les chambres qu'occupaient jadis les enfants Murat.....; on se contenta d'apporter les meubles que le roi avait à Saint-Cloud et, le 22 février 1812, on l'établit mal que bien [2] ».



PALAIS NATIONAL DE L'ÉLYSÉE. — Plan du rez-de-chaussée

1. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, t. III, p. 52. Ed 1900
2. Paul Lacroix, *Directoire*, mœurs et usages, p 227. Ed. 1885.
3. En réalité 900.000 francs dont 20.000 d'épingle à la propriétaire et en désintéressant les locataires, puisque l'empereur paya 300.000 francs, le 5 brumaire an XIV, 150.000, le 12 mars 1806, 500.000, le 15 novembre (Frédéric Masson, déjà cité).

1. H. de Vieilcastel, *Mémoires*, t. II, p. 16.
2. Frédéric Masson, *Napoléon et son fils*, p. 250. Ed. 1914

L'Élysée fut réservé, en 1814, pour le séjour de l'empereur de Russie ; « le czar y jeûnait, priait, écoutait des voix qui, par bonheur, prêchaient la générosité[1] ».

Napoléon Ier y revint le 21 juin 1815 ; il y signa, le 22, son abdication en faveur de son fils. Trois jours plus tard il quittait l'Élysée, à midi, par la porte des Champs-Élysées ; Wellington, commandant en chef des armées ennemies, y remplaçait l'empereur déchu.

Louis XVIII rendit l'Élysée à la duchesse de Bourbon, rentrée derrière les Alliés ; elle l'échangeait bientôt contre l'hôtel Monaco, rue de Varenne. Alors le roi en fit don à son neveu, le duc de Berry, second fils de Charles X, qui en prit possession, le 17 juin 1816, lendemain de son mariage avec Caroline de Naples. De grands travaux avaient remis à neuf la vieille demeure.

Redevenu « maison des hôtes », l'Élysée logea Mlle de Montijo et sa mère durant quelques jours, après ses fiançailles avec l'empereur ; c'est pour plaire à la future impératrice que l'architecte fit ajouter dans la couronne des dessus de porte, salle Murat, un double E à l'N dynastique.

L'Élysée est redevable au Second Empire d'agrandissements et de réparations par Meunier et par Lacroix, architectes.

Après avoir été quartier général des Prussiens, en 1870, et sauvé des dépradations de la Commune de Paris par l'apposition de faux scellés judiciaires, l'Élysée est le siège du pouvoir exécutif (art. 1er de la loi du 22 juillet 1879) ; les Présidents l'occupaient depuis 1873.

Jusqu'à M. Raymond Poincaré, ce palais national a logé sept présidents.

En 1888, une salle de bal a été élevée sur le jardin ; il ne s'y

LE PALAIS DE L'ÉLYSÉE-NAPOLÉON. — Leurs Majestés Impériales se rendant à la fête offerte à S. A. I. la grande-duchesse Marie de Russie, le 11 juin 1866. *Collection G. Hartmann.*

Après l'assassinat du duc, le 10 février 1820, la duchesse de Berry quitta définitivement le palais.

L'Élysée redevint, de 1827 à 1848, ce que Louis XV et Louis XVI en avaient ordonné : un palais-hôtel pour voyageurs de marque et, de fait, reines et princesses, princes et pachas y séjournèrent tour à tour.

En 1830, le nouveau roi des Français fit porter l'Élysée sur la liste civile avec affectation à la résidence de la reine Amélie au cas où elle survivrait à son époux.

L'hôtel redevint propriété nationale en 1848 et la Commission des dons y tint séance ; dans les jardins ce furent fêtes, spectacles, feux d'artifices, illuminations, quand Louis-Napoléon Bonaparte, chef d'État, vint l'habiter, le 10 décembre 1849. Sur le fronton circulaire de l'entrée on peignit ce titre : Palais du Président de la République Française.

Le lundi soir, 1er décembre 1851, eut lieu le coup d'État. Napoléon III quitta l'Élysée pour les Tuileries.

Les hôtels mitoyens (Castellane et Sébastiani), achetés en 1850, occupés par des bureaux en 1851, furent remplacés par une aile droite au palais et une rue (de la reine Hortense) qui isolait l'immeuble.

1. Chateaubriand, *Mémoires*, t. III, p. 390

trouve de remarquable que deux portes provenant de l'hôtel Sébastiani. Des réparations ont été effectuées en 1900, d'autres, il y a sept ans, sous l'habile direction de M. Tronchet, architecte du palais, qui a rendu toute leur beauté aux précieuses décorations de l'Élysée ; c'est à sa grande complaisance que nous avons dû de reproduire le plan actuel du palais (p. 4).

En terminant la trop courte histoire de ce vieil hôtel de Paris, ajoutons que la petite chapelle, peinte par Cornu, qui servait lors des remises de barrettes aux cardinaux, est conservée dans la partie Est du rez-de-chaussée.

Les dix-neuf planches consacrées au palais national de l'Élysée nécessitent une brève analyse.

Sur l'emplacement de la *Première Antichambre* et de la *Grande Salle*, à l'aile gauche du corps principal, fut composé et décoré, dans le goût de l'époque napoléonienne, le salon dit de Murat (pl. 14) ; on y remarque deux toiles : la première est une vue de Rome, près du château Saint-Ange,

Avec un hussard sur la rive du Tibre tirant un coup de pistolet,

épisode de la campagne de 1798, en Italie, époque à laquelle Murat commandait le corps d'occupation ; personnages par Carle Vernet, paysage de Xavier Bidault. Toile exécutée spécialement pour ce salon [1]. La seconde, visible sur la planche 14, représente

La grande-duchesse de Berg et ses enfants en calèche à la d'Aumont, rentrant de promenade au château de Benrath, près Dusseldorf ;

paysage peint par Dunouy et personnages de C. Vernet.

Le Salon des Aides de camp, autrefois la *Seconde Antichambre*, est une merveilleuse œuvre d'art fini et léger (pl. 15). De grands panneaux à moulures et faisceaux de baguettes enrubannées au bas desquels se détachent de gracieuses têtes de femmes fixent l'attention du connaisseur (pl. 16). Les dessus des portes sont des peintures modernes de Landelle.

Le Grand Salon [2] qui lui fait suite, représenté par la planche 18, offre un ensemble remarquable. De grands trophées de chasse et de guerre (pl. 21) rappellent ceux de l'hôtel de Bonac, rue de Grenelle-Saint-Germain, attribués à Pineau. Sur le fond de la pièce, ouvert de trois grandes baies, des boiseries reproduisent en réduction les motifs des grands panneaux. Les couronnements des portes et les encadrements des glaces sont postérieurs à l'exécution des lambris, mais une cheminée de marbre blanc aux angles de laquelle sont placées des consoles à têtes de femmes finement ciselées est un beau spécimen du style de la Régence.

C'est dans ce grand salon qu'a lieu, lors des changements de titulaires, la transmission des pouvoirs des Présidents de la République.

Dans le salon de l'Hémicycle (pl. 23), ancienne *Chambre de parade*, l'alcôve est tendue d'une tapisserie représentant les Trois Grâces ; leur vêture date du siècle où cette œuvre de Coypel pouvait subir le vandalisme d'une amante royale qui faisait « ...des tableaux couvrir les nudités [3] ». Les additions sautent aux yeux pour le costume de Junon.

Les entrelacs, arabesques et cornes d'abondance des quatre panneaux principaux sont d'une remarquable richesse. Les peintures des couronnements de portes sont modernes (Chaplin, 1864).

Le *Grand Cabinet*, situé à l'extrémité de l'aile droite, est devenu la Salle du Conseil des Ministres (pl. 25). Dénommé par Thiéry « Salon des Muses » à cause des médaillons des neuf Sœurs [4] peints en rehaussé d'or, il servait de salon de musique.

Les panneaux dorés du lambris sont délicatement sculptés d'arabesques à coquilles et à feuillages. Deux portes surmontées de bas-reliefs allégoriques abrités sous de petits baldaquins et trois glaces couronnées d'un mascaron de femme et de trophées complètent le superbe décor de cette pièce.

Un *Cabinet avec « lit niché »* attenant au Salon des Muses et transformé sans doute par M. de Beaujon, porte le nom de Salon de Cléopâtre. L'une des trois portes à deux vantaux, qui sont la partie vraiment remarquable de ce salon, est reproduite planche 28.

Planche 29 est publié, à titre documentaire, le Cabinet de travail de M. le Président de la République.

A la suite est représenté le salon dit d'Argent dont les délicates peintures s'harmonisent avec le ton argenté des boiseries, des meubles et des bronzes signés de Ravrio.

1. Paul Marmottan, *Murat à l'Elysée* (Bulletin de la Société historique des VIII[e] et XVII[e] arr. de Paris, 1919).

2. *Archives Nationales*, dossier F[21] 794 et F[21] 795. Travaux exécutés de 1855 à 1865 au Palais de l'Elysée sous la direction de l'architecte Eugène Lacroix. Il n'y est pas question de boiseries rapportées de Bercy ou d'ailleurs. Par contre, les devis de menuiserie font état du « rétablissement des anciens lambris repairés ... » du salon des Aides de camp et évaluent à 1.425 fr. 20 la dépose, réfection, chevillage des lambris supérieurs du Grand Salon (Devis du 6 mars 1860).

3. É. Gerspach, *La Manufacture des Gobelins*, p. 125. Ed. 1892 : « On tailla dans la tapisserie, on fabriqua des draperies sur le métier et on intercala dans le tissu » par rentraiture.

4. Remplacées lors d'une réfection du Palais, en 1849, par les portraits des souverains régnants.

Si l'on s'en rapporte aux documents conservés aux Archives Nationales et relatifs à l'annexion des hôtels Castellane et Sébastiani, rien ne serait demeuré debout de ces immeubles, le salon en question aurait donc été formé de boiseries rapportées ainsi que la cheminée ; les murs auraient pu, à la rigueur, être marouflés de peintures déposées et remises par le procédé d'entoilage.

La situation de cette pièce sur le jardin (voir le plan) la ferait préférer comme boudoir.

HOTEL DIT DE FERSEN

Rue de Matignon, n° 17

Pl. 31 à 37

L'hôtel de Fersen est mitoyen de l'hôtel de La Vaupalière ; pourquoi cet hôtel a-t-il gardé le nom du suédois Axel de Fersen ? Parce que la légende est parfois plus tenace que l'histoire ; des écrivains ont prétendu que Fersen n'aurait pas habité l'hôtel qui porte son nom, c'est possible puisque, d'autre part, il n'est pas prouvé qu'il en ait été locataire. Peu importe ici cette question d'occupation, nous nous en tenons aux documents authentiques.

Un plan dressé au XVIII[e] siècle par Milet, entrepreneur de bâtiments, demeurant à Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré, et l'acte notarié [1] du 25 juin 1782, nous signalent l'hôtel comme « une grande maison dans une rue pas nommée ».

Milet, le constructeur précité, et sa femme en étaient propriétaires.

Le 25 juin 1782, quatre ans après sa construction qui remonte au 21 octobre 1778, le marquis de Breteuil et sa femme achetaient l'hôtel 70.000 livres. Le marquis resté seul propriétaire par renonciation de conjointe, du 25 octobre 1782, décéda, le 4 novembre 1783, laissant son bien à trois enfants, mais l'un des garçons étant venu à mourir à l'âge de dix-huit mois, le 11 octobre 1784, son frère, Le Tonnelier de Breteuil, et sa sœur, la duchesse de Praslin, eurent seuls à se partager l'héritage.

La duchesse de Praslin et le duc son mari agissant comme fondés de pouvoirs de leur frère et beau-frère vendirent l'hôtel 67.400 francs au comte Rampon, le 4 ventôse an XIII. Ils le lui rachetèrent 80.000, le 18 octobre 1809, le vendeur étant alors général de division.

La marquise de Rosanbo devint propriétaire de l'immeuble au moyen de l'acquisition qu'elle en fit, le 16 janvier 1822, du duc et de la duchesse de Praslin, moyennant 125.000 fr. en principal. Lors de son décès à Paris, le 5 mai 1826, des quatre enfants que laissait la marquise ce fut à la comtesse de Bernis qu'échut la propriété par tirage au sort. Celle-ci la vendit au marquis de Mortemart, le 19 février 1836.

M[me] la marquise de Laguiche a bien voulu nous autoriser à prendre connaissance des papiers concernant le bel hôtel dont elle a hérité avec M[me] la comtesse Louis de Mérode, le 28 avril 1893, du duc de Mortemart. Nous relevons dans les actes obligeamment communiqués la description des lieux à l'origine :

Entrée sur rue nouvelle, cour, à droite de laquelle, en entrant, est un bâtiment composé, pour le bas, d'écuries et remises, d'un premier étage et d'un second en mansardes ; à gauche, bâtiment principal donnant sur ladite cour et devancé d'une terrasse ensuite de laquelle est un jardin suivi d'un terrain inculte mais clos qui se termine par une grille sur les Champs-Élysées. Contenance : 296 toises.

1. En l'étude de M[e] Poisson, 19, boulevard Malesherbes, qui a bien voulu nous communiquer les origines de propriété. Le plan n'a pu être reproduit par suite de son état de conservation.

Les renseignements relatifs au terrain remontent, dans les actes, au 26 mars 1666.

Quand Milet vendit sa construction à Louis XVI, elle était habitée par le marquis de Poyanne qui n'avait point de l'autre côté de la rue des voisins pour l'épier dans son petit jardin « en figure de cône » ; si ces voisins — ou voisines — eussent pu surveiller l'hôtel, ils auraient affirmé, lors du procès sur la fuite de Louis XVI, si Fersen, sorte de comte aventurier, peut-être à court d'argent [1], habitait réellement là ou bien s'il ne loua l'hôtel que pour y comploter, dans un endroit retiré, l'enlèvement consenti de la famille royale.

De concert avec les personnes mises dans la confidence, « Fersen avait tout combiné et devait lui-même présider à la conduite des fugitifs..... » Le soir du 20 juin 1791, « près du Pont-royal, Fersen, accoudé sur le parapet et regardant la rivière, attendait..... » Après avoir rejoint les enfants de France, « il prit sans mot dire la main du dauphin » et le conduisit à « la voiture, antique diligence [2] ressemblant à un fiacre, que Fersen... n'avait pu conduire plus près du château... ; le dauphin prit place..., Fersen, monté sur le siège, mit ses chevaux en marche ». Quand le roi et la reine arrivèrent, « Fersen ouvrit la portière et monta sur le siège ». Le long du chemin, il se tracassa sans cesse : rue de Clichy, barrière Saint-Martin ; de Bondy, il partit seul pour Montmédy en donnant à la reine le nom de la maîtresse de Crawfurd : « Adieu, madame Korff [3] ».

Le monarque fut arrêté à Varennes et ramené à Paris. La tentative etait manquée.

Fersen, ancien colonel du Royal-suédois « qui avait voué un culte passionné » [4] à Marie-Antoinette, devint dans son pays maréchal de la cour. Aux obsèques, le 28 mai 1810, de Christian-Auguste d'Augustenbourg, « alors qu'il suivait dans un majestueux carrosse le convoi funèbre..., la foule, tout à coup furieuse à sa vue, se précipita sur lui, l'arracha de sa voiture, le traîna de groupes en groupes, hurlant et frappant, cependant que la troupe en armes pour rendre honneur au mort, refusait de sauver... celui qu'elle aussi croyait l'assassin... Devant la maison où Fersen s'était réfugié, ébranlant la porte, elle réussissait à ressaisir sa proie, à lui arracher ses vêtements en lambeaux... l'achevant enfin à coups de botte, lui écrasant qui la figure, qui la poitrine, tirant ce grand corps nu au milieu de la place [5] ».

Revenons à l'hôtel ; lui aussi doit finir par être abattu, mais il emportera les regrets des amis du Vieux-Paris qui rechercheront les reproductions de ses décors dispersés ; citons-les.

L'architecte ne pouvait utiliser plus avantageusement l'étroit trapèze limité par la voie publique et les propriétés mitoyennes qu'en distribuant, ainsi que nous le voyons par la planche 31, l'habitation et le jardin tout en longueur.

Les grandes lignes de l'ordre ionique exhaussent, semble-t-il, l'édifice ; les fenêtres sont divisées adroitement en hauteur par une rangée de balustres et couronnées d'un entablement. Entre le premier et le second étage, trois bas-reliefs représentent la Peinture, l'Architecture et la Musique.

Même disposition sur le jardin, mais ici la distribution est complète, aussi cette façade est-elle la plus riche de l'hôtel (pl. 32).

« Au passant indifférent elle ne dit rien, sinon la grâce abolie d'un siècle passé, cette façade du n° 17 de la rue Matignon. Noble et légère, elle conserve ce grand air un peu dédaigneux des anciennes demeures seigneuriales, honteuses, pourrait-on croire, de survivre au naguère de leur splendeur [1]. »

L'entrée s'ouvre sur le côté opposé au jardin (pl. 31).

De la cour, on pénètre dans le vestibule où l'on remarque l'escalier à cause de son joli départ de rampe [2] ; puis dans un charmant petit salon circulaire, dont la photographie est donnée par la planche 33, glace en trumeau de cheminée, glace en vis-à-vis ouvrant des perspectives, glace des portes reflétant la lumière et faisant, lorsque ces portes tournent sur leurs gonds, défiler les deux tiers de la rotonde aux yeux des occupants. Comme décor, une harmonie de lignes, d'ornements, de tons sur les boiseries, le plafond ou le plancher. Pour quelques sculptures, le choix du pavot est assez singulier.

Le cabinet attenant renferme une cheminée aux cadres de perles dont le relief presenté à grande échelle témoigne du jeu que fut pour le sculpteur le groupement des quatre Amours préparant leurs armes (pl. 34).

Le visiteur passe ensuite dans le grand salon de l'appartement qu'occupe M. le vicomte Foy (pl. 35). Très belle pièce meublée avec goût et qui servirait à bon droit de fond pour répéter une scène du complot préparé par Fersen pour l'exode de la famille royale. La corniche, en sus des modillons assez fréquemment employés dans cette partie d'appartement, est rattachée aux parements des murs par une ligne d'oves rappelée au linteau des portes ; celles-ci, avec deux panneaux par vantail, constituent une sorte d'unité dans l'ensemble, si l'on s'arrête, surtout, aux consoles de l'entablement décorées de feuilles de chêne. Le lustre et les appliques à cinq bougies complètent la richesse du décor de ce salon qui évoque vraiment un autre âge.

La salle à manger située en retour et donnant sur la rue est décorée de boiseries aux feuillages souples, aux fleurs détachées et aux rubans noués avec art (pl. 34 et 36).

A l'étage supérieur, un salon : « la chambre du chevalier » — on devine de qui l'on parle ici — et un petit cabinet en rotonde, reproduit planche 37, continuent la suite des boiseries de prix de l'hôtel Fersen.

Dès juin 1914, Mme la marquise de Laguiche a bien voulu nous remettre une lettre de présentation pour Me Constantin, notaire ; ce très aimable mot d'introduction nous a permis d'obtenir d'utiles renseignements pour cette notice. Quant aux planches, c'est à la bienveillante autorisation de M. le vicomte Foy qu'est due la collection que nous présentons ici. A Mme de Laguiche, propriétaire, et à M. le vicomte Foy, occupant l'hôtel, nous adressons nos remerciements sincères.

HOTEL DE CHASTENOYE

120, rue du Faubourg-Saint-Honoré

(anc[t] 114 et 116)

Pl. 38

Au début du règne de Louis XVI, Jean-Baptiste Faivre et son épouse Jeanne-Françoise ayant acquis trois parties de terrain entre la grande rue Verte et la petite (rues de Penthièvre et Matignon) firent construire un hôtel et dépendances sur l'une de ces parties ; après quelque temps d'occupation, ils le vendirent à Achille Cochard de Chastenoye, le 1er février 1786.

Suivant testament daté du 28 juin 1777, Charles-Laure de Chastenoye hérita dudit hôtel, puis le vendit à Pierre Carteau

1. « Un billet signé du roi et de la reine autorisait Fersen à se faire remettre, après leur mort, l'argent qui leur appartenait et qu'ils avaient confié à l'ambassadeur. » Paul Jarry, *L'hotel Fersen* (Bulletin de la Société archéologique des VIIIe et XVIIe arrondissements)

2. Carrosse commandé le 22 décembre 1790 « à Jean Louis Sellier, 63 ans, carrossier, demeurant rue de la Planche, faubourg Saint-Germain, et payé 5944 livres » G. Cain, *Le long des rues*, p. 8.

3. G. Lenôtre, *Le dernier voyage d'un roi de France* (Les Lectures pour tous, p. 397, 5e année, 5e livraison).

4. G. Lenôtre, déjà cité. Cet étranger aurait été « l'amant de la reine ». *Varennes*, pièce historique en 6 tableaux de H. Lavedan et G. Lenôtre, représentée au théâtre Sarah-Bernarhdt, le 23 avril 1904. Mme de Rochereul, jalouse de l'affection de Fersen pour la reine, fait échouer l'entreprise.

5. Pierre Rain, *Comment on fait un roi* (Revue des Français, p. 54).

1. Hector Fleischmann, *L'hôtel de Fersen* (Le Journal, n° du 21 février 1912).

2. Voir *Documents de Ferronnerie ancienne*, 3e série (Contet, éditeur).

que représentait Colin l'aîné, avoué ; mais cette propriété, à la suite du divorce des époux Carteau, appartint à l'épouse, Mme Balan, comme reprise en nature aux termes d'un état liquidatif passé devant Girard, le 20 août 1693, le prix de ladite propriété ayant été payé en deniers par la dame Balan, à titre de remploi, et au moyen des successions de Nicolas et de Jean Beaujon, ses frères. (Quittance passée devant Maine, notaire à Paris, le 27 octobre 1791.)

Catherine Balan céda son hôtel au marquis Antoine-Victor-Anne Dyon-Amelot contre la somme de 38.000 livres tournois payées comptant (contrat passé devant Huguet, le 3 vendémiaire an V), l'acheteur habitait sa terre de Mivoye, dans le Loiret, qui appartient toujours à la famille.

Antoine, comte de Saint-Didier, et Caroline-Françoise-Joséphine Delaroche, son épouse, acquirent, le 6 août 1816, par contrat passé devant Montaud, notaire à Paris, l'immeuble que possédait le marquis Amelot.

A la suite de la séparation de biens des époux de Saint-Didier, Gilles Toussaint Hocquart acheta l'hôtel au prix de 450.000 francs et les meubles ou objets mobiliers le garnissant, 50.000, suivant l'état estimatif annexé au contrat du 15 avril 1826.

Èdouard-Hyacinthe-Armand Hocquart de Tartot, qui habitait l'hôtel, en hérita au décès de son père, le 1er décembre 1835.

Lors de l'adjudication de l'immeuble, par le tribunal civil de la Seine, le 10 août 1848, Mme veuve Adélaïde de Gossellin en devint propriétaire [1].

A sa mort, le 16 octobre 1863, M. Léon-Joseph de Gossellin s'en rendit acquéreur à la suite de la vente par licitation entre lui et son frère Alexandre-Charles.

Les immeubles numérotés anciennement 114 et 116 (l'hôtel et ses dépendances) et, aujourd'hui, 120 et 122, furent disjoints en 1867, le n° 120 étant conservé par M. Léon de Gossellin, père du propriétaire actuel, M. Gabriel de Gossellin, et le n° 122 vendu à M. Michel-Antoine Joyeux (contrat passé devant Yvert Roquebert, notaire, le 2 mars 1867).

L'état descriptif des lieux nous apprend que :

> Le premier étage forme appartement composé de : antichambre, deux salons, boudoir, galerie, deux chambres à coucher, dont une avec bibliothèque.
>
> Le salon parqueté en marqueterie est recouvert de lambris de hauteur, rehaussés de dorure ; plafond avec corniche et rosace ; cheminée en marbre de choix.....

Cette brève description est insuffisante pour donner une idée du parfait entendement des principales lignes et des ornements légers, qui, en particulier, rehaussent le panneau central et agrémentent la corniche.

En dehors de l'ameublement de bon goût commodément disposé dans ce salon fort joli, il se dégage un charme poétique des toiles encastrées dans les dessus de porte qui remémorent tout le repos qu'on goûtait dans ce « faux-bourg Saint-Honoré » quand l'hôtel fut bâti.

HOTEL DE LA TRÉMOILLE

Avenue Gabriel, 4

Pl. 39

L'hôtel du duc de La Trémoille, situé au n° 4 de l'avenue Gabriel, a possédé, de 1892 à ces dernières années, une suite de très beaux panneaux provenant de l'hôtel de Pomponne qui était édifié où sont aujourd'hui les immeubles, n° 9, place des Victoires, et n° 2, rue d'Aboukir.

Ce sont des boiseries d'un grand prix attribuées au sculpteur François-Charles Caffiéri (1667-1729), si l'on s'en rapporte au monogramme suivi de la date *1711* gravée sur l'un des panneaux.

Celui qui est reproduit par la planche 39 représente un tronc de chêne renaissant ; des colombes perchées sur les branches supérieures se dérobent à l'aspect d'un faucon encapuchonné. Des armes de chasse, anciennes et modernes, sont suspendues avec art ; des trophées de gibier relient le milieu au bas du panneau.

L'analyse rigoureuse de la pose du chien pourrait seule amener quelque regret pour le faire de l'artiste dans la façon dont sont traitées les pattes.

Un autre panneau de mêmes dimensions et qui ne figure pas dans ce volume, comporte des détails analogues à ceux qui viennent d'être décrits : arbre, oiseaux, armes, trophees, chiens couplés ; il accompagnait en place le premier.

En sus de ces deux grands panneaux, de plus étroits les réunissaient ; l'un d'eux figure sur la planche 39. Le sujet représenté est un kiosque chinois abritant une Renommée ; au-dessous, des faisans béquètent des mûres et, tout au bas, un jet d'eau surgit d'une coquille.

La reproduction donnée par la planche 39 est de quelque intérêt depuis que l'œuvre de Caffiéri a reçu une nouvelle destination.

HOTEL DE POURTALÈS

ANCIEN HOTEL DE L'IMPÉRATRICE

Rue de l'Élysée, 2, et avenue Gabriel, 24

Pl. 40

L'hôtel est moderne, mais les boiseries reproduites sont délicatement sculptées dans le goût de la Régence ; l'impératrice Eugénie les a acquises, par l'intermédiaire du général Lepic, lors de la vente du château de Bercy ; *l'Illustration* de juillet 1860, qui en donne une reproduction, les cite comme étant

> Sans contredit la partie la plus intéressante de la vente,

et ajoute

> que tous les vrais amateurs de cette belle époque de l'art français saisiront l'occasion, unique peut-être, d'introduire dans leurs demeures une ornementation authentique incontestable.

Ainsi en a-t-il été fait ; c'est dans l'hôtel de M. H. de Pourtalès qu'il nous a été permis de prendre la vue de la planche 40.

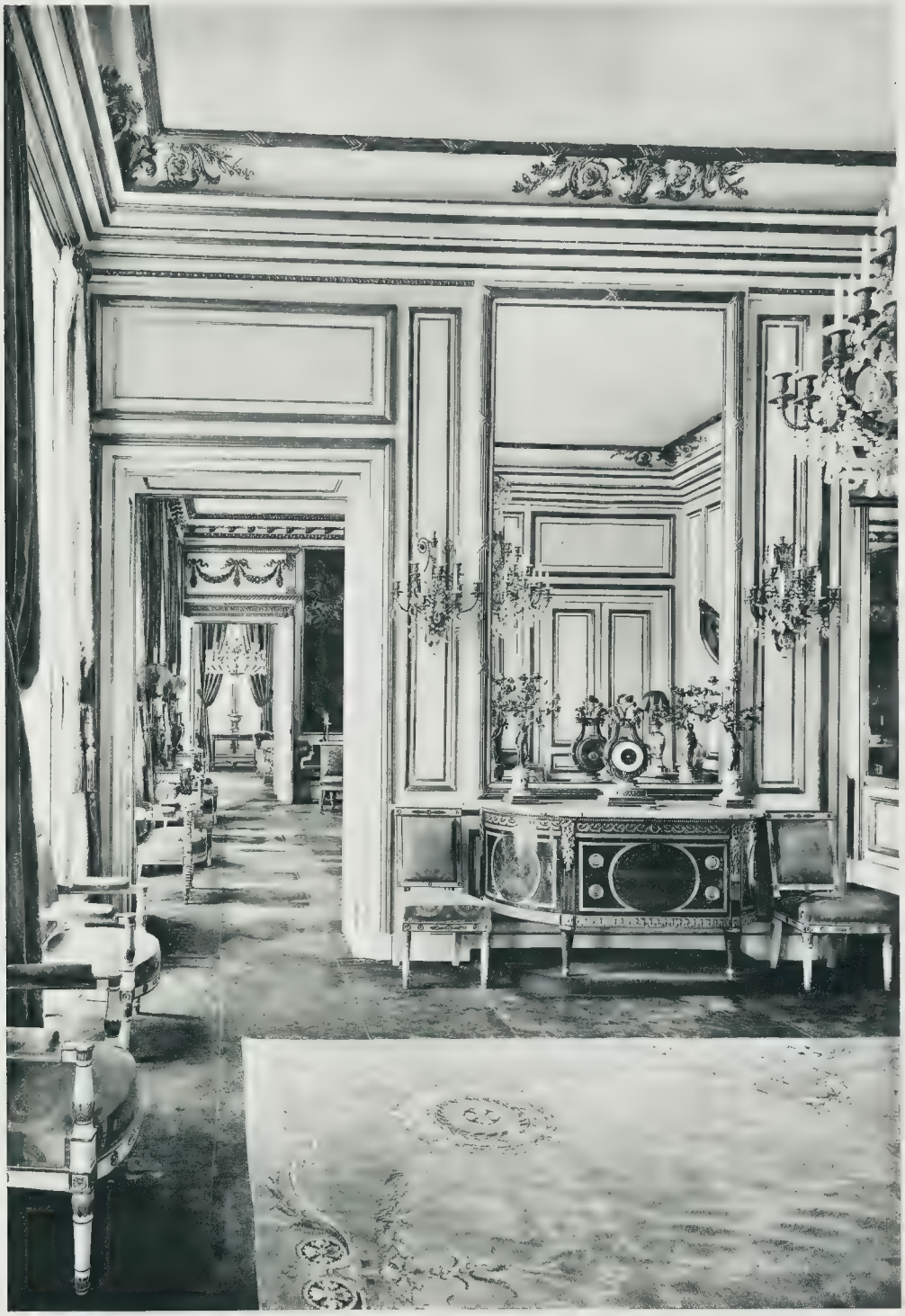
Cet hôtel avait été construit par ordre de l'impératrice Eugénie pour recevoir sa famille [1].

J. VACQUIER.

1. Hypothèques et Actes de transcription.

1. Léon Deshairs, *Le Château de Bercy*, p. IV.

THE GETTY CENTER LIBRARY



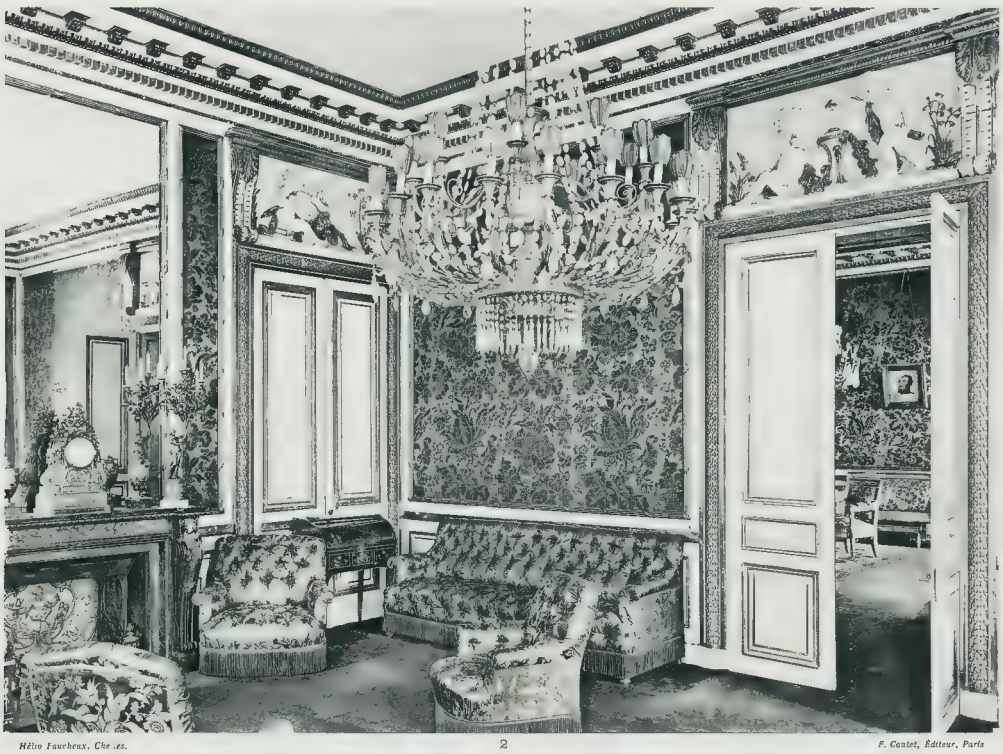
Helio Faucheux, Chelles.

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Massa, rue de La Boétie, N° 111. Premier salon et enfilade des pièces de réception.

LIBRARY

1



Hélio Faucheux, Chelles.

2

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Massa, 1 & 2. Salons de réception du rez-de-chaussée.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

1

Hélio Fauchenx, Chelles

2

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de La Vaupalière, rue du Faubourg St-Honoré, N° 85

1. Élévation de l'hôtel sur la cour. 2. Vue prise des jardins.

...NE GE... CENTER
LIBRA...

Hôtel de La Vaupalière. rue du Faubourg St. Honoré, N° 85 Ensemble de la façade sur les jardins.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de La Vaupalière. Détail de la façade sur le jardin.

PAT. GETTY CENTER
ROAD

Helio Faucheux, Chelles

E. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de La Vaupalière. Le vestibule et l'escalier d'honneur.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Faucheux, Chelles

E. Contet, Éditeur Paris

Hôtel de La Vaupalière, Vue du Grand Salon du rez-de-chaussée.

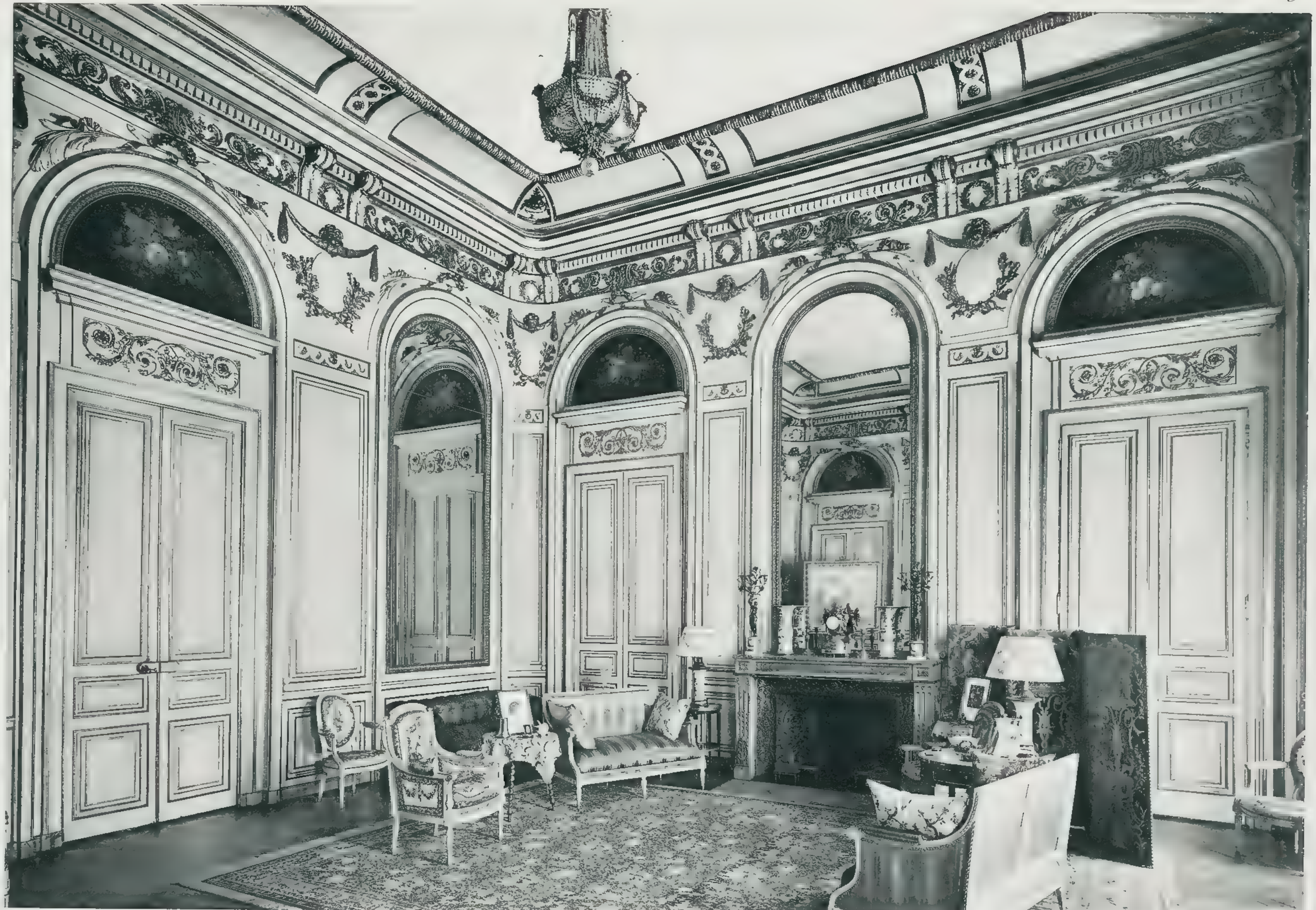
THE GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Faucheux, Chelles.

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de La Vaupalière. Porte et lambris du Grand Salon du rez-de-chaussée.

THE GETTY CENTER
LIBRARY



Helio Fauchaux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de La Vaupalière, Vue du Grand Salon du 1er étage.

GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Fauchenx, Chelles.

E. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de La Vaupalière, Grand Salon du 1er étage. Côté opposé à la cheminée.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Fauchenx, Chelles.

P. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Elysée. Vues des jardins.

GETTY CENTER
LIBRARY

Héliо Fabchens, Chelles.

E. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Elysée. Façade sur les jardins.

Édifié en 1718, pour Henri-Louis de la Tour d'Auvergne, comte d'Evreux.

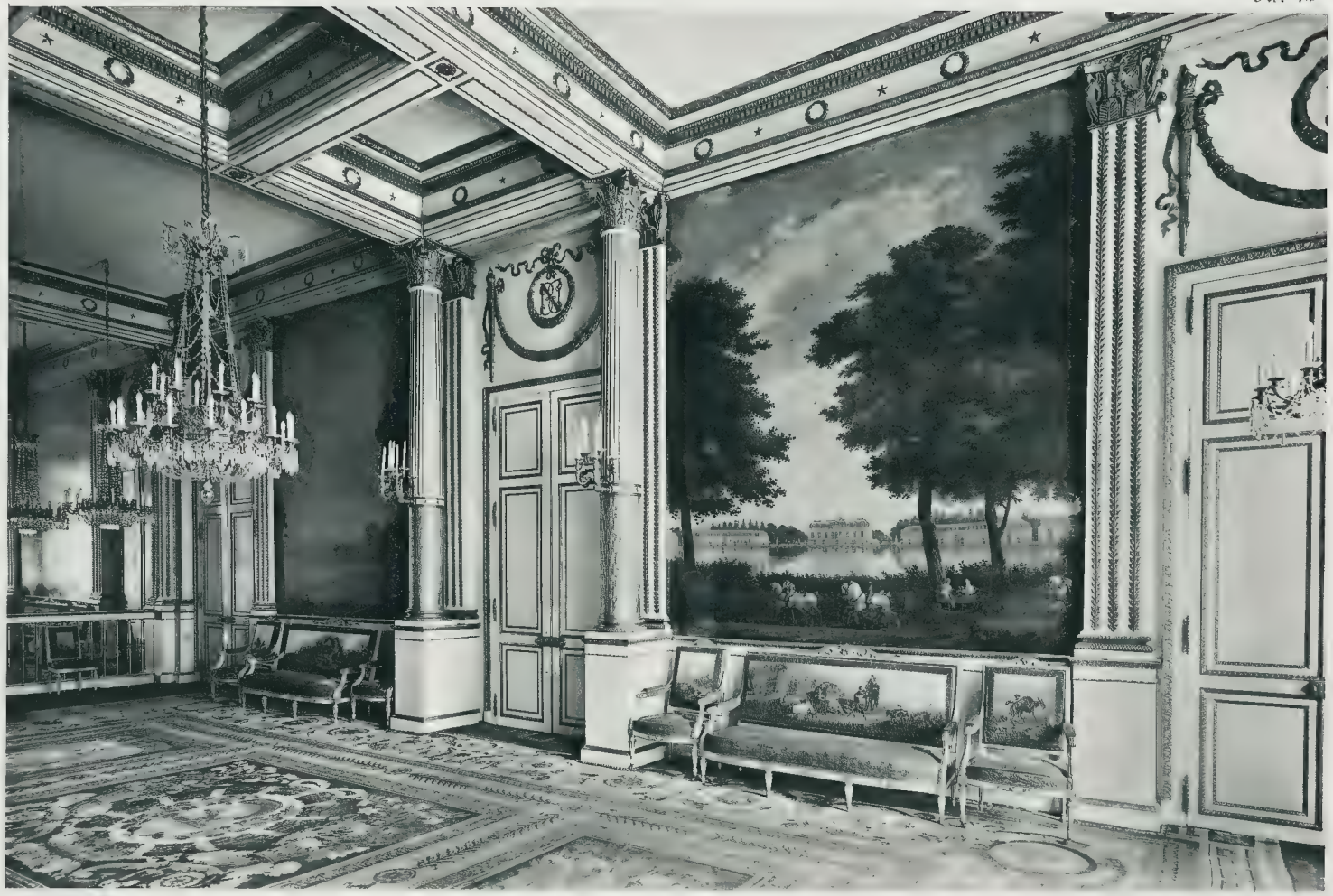
THE GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Faucheux, Chelles.

F. Contet, Éditeur Paris

Palais de l'Élysée. Vestibule de l'escalier et palier du 1er étage.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

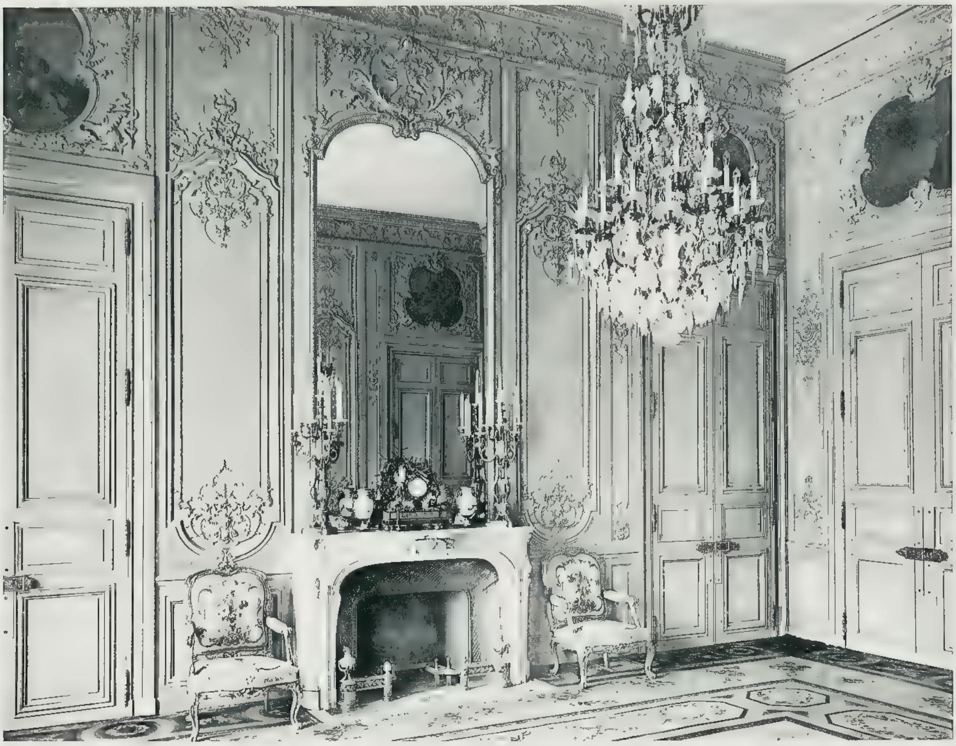


Henri Faucheux, Chevres

E. Cuntet, Éditeur, Paris

Palais de l'Élysée, Salon dit de Murat.

THE GETTY CENTER
LIBRARY



1

Helio Fauchoux, Chelles

2

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Élysée. 1. Salon des Aides de camp. 2. Détail de la boiserie.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Élysée. Porte et lambris du salon des Aides de camp.

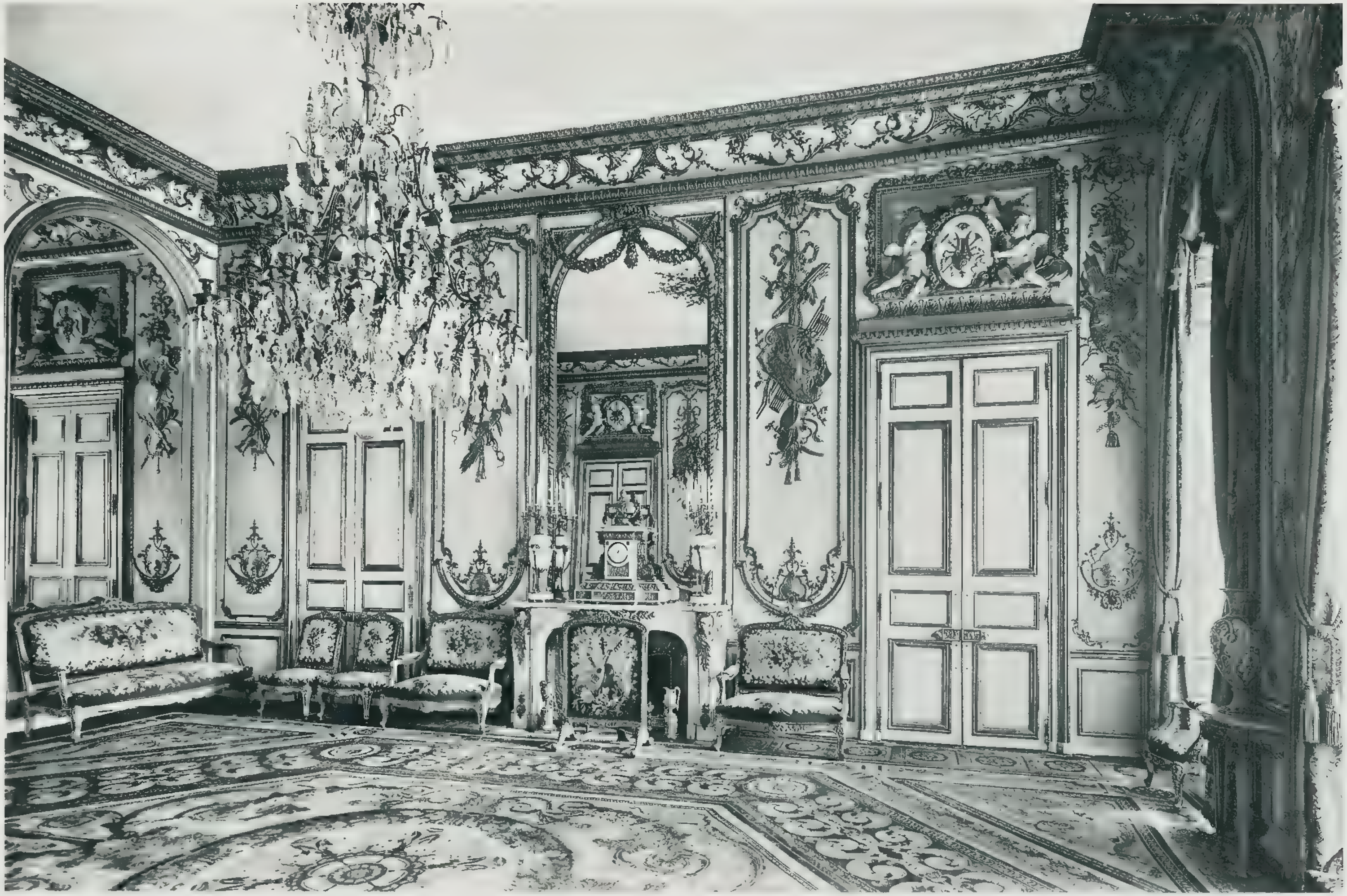
THE GETTY CENTER
LIBRARY

Helio Fauchenx, Corbeil

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Elysée. Détail de la boiserie du Salon des Aides de Camp.

THE GETTY CENTER
LIBRARY



Hel. Fauchaux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Elysée. Le Grand Salon

CENTER
LIBRARY

Hélio Fanchenx, Chelles.

E. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Elysée, Vue d'un angle du Grand Salon.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Fauchenx, Chelles.

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Élysée. Porte et lambris du Grand Salon.

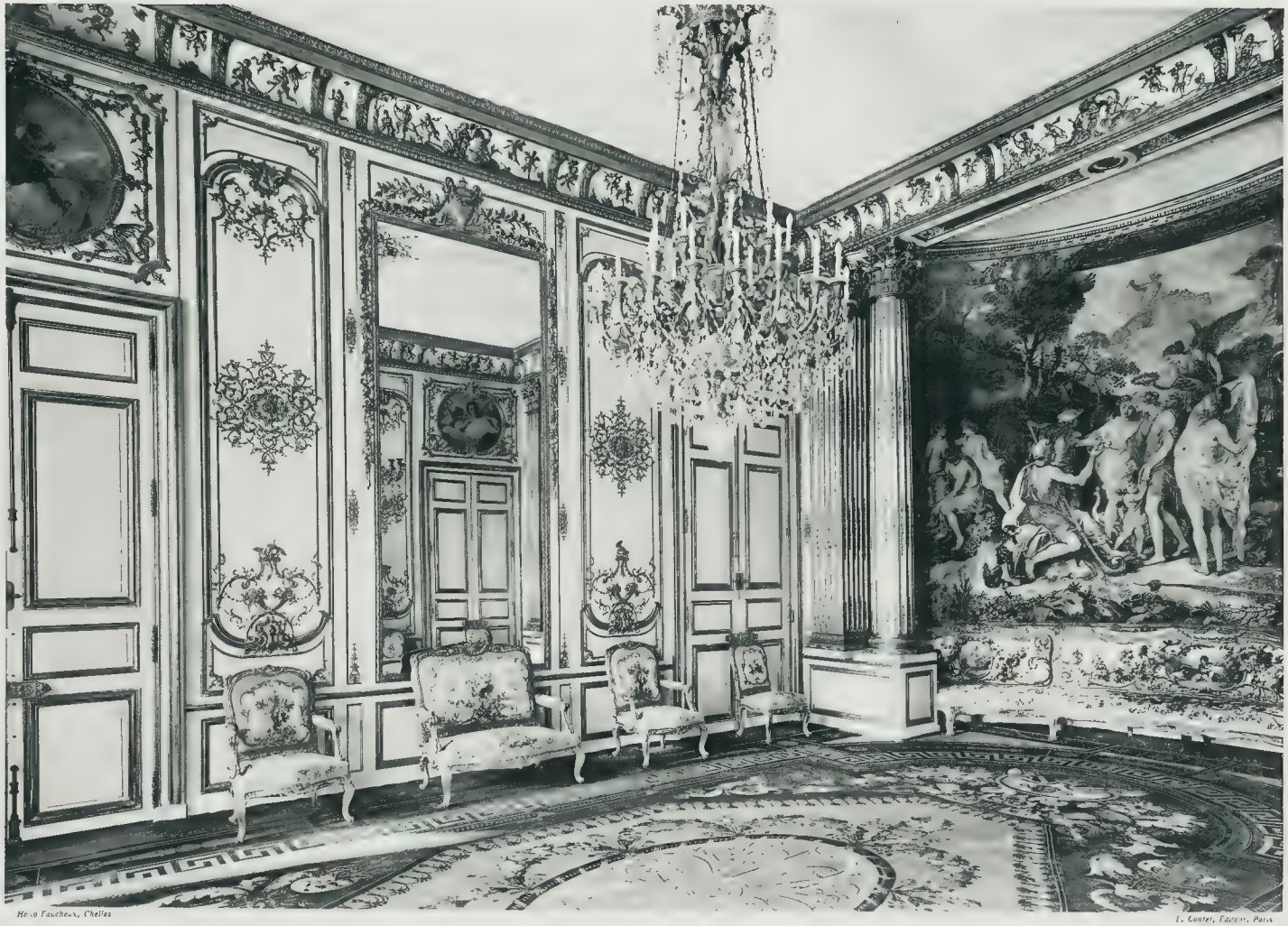
THE GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Faucheux, Chelles.

E. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Élysée. Trophées ornant les panneaux principaux du Grand Salon.

THE GETTY CENTER
LIBRARY



Henri Faucheux, Chelles

E. Contet, Éditeur, Paris

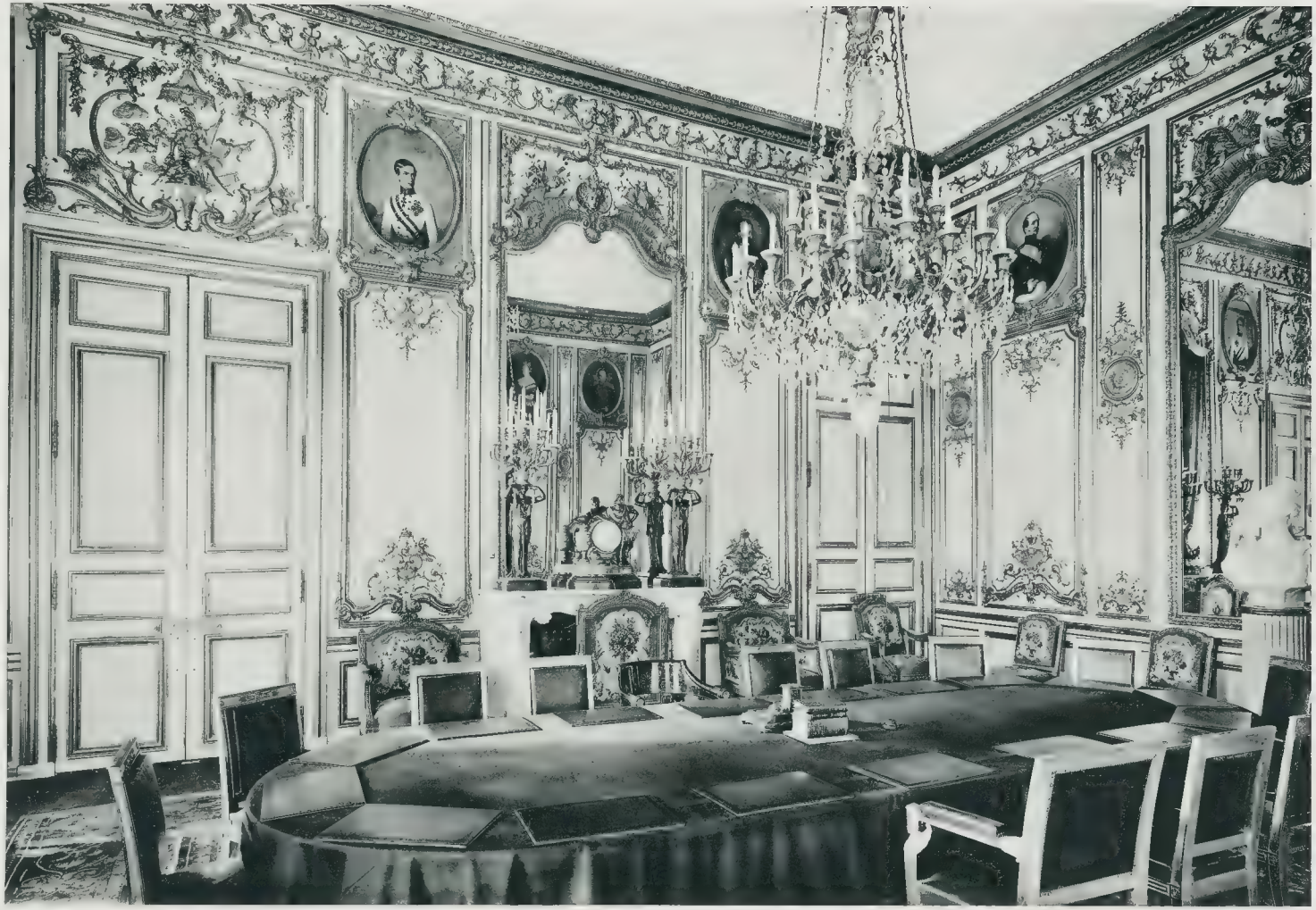
Palais de l'Élysée, Salon de l'Hémicycle, (antérieurement la Chambre de parade).

J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY

Helio Faucheux, Chelles
F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Elysée.
Alcôve du Salon de l'Hémicycle tendue d'une tapisserie d'après Coypel représentant les Trois Grâces

GETTY CENTER
LIBRARY



Henri Jacheux, Chevres

E. Contet, Editeur, Paris

Palais de l'Elysée, Salle du Conseil des Ministres (anciennement le Salon des Muses).

ETY CENTER
LIBRARY

Héliog. Fauchenux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Elysée. Porte et lambris de la Salle du Conseil des Ministres.

CENTER

1

Héno Fauchoux, Chelles

2

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Elysée, Salle du Conseil des Ministres. 1. Dessus de porte. 2. Couronnement de la glace.

Hélio Faucheux, Chelles.

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Élysée. Porte du salon de Cléopâtre.

Époque du séjour de M. de Beaujon.

Hélio Faucheux, Chelles.

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Elysée. Cabinet de travail de M. le Président de la République.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Hélio Fauchieux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Palais de l'Élysée, Le Salon d'Argent

ITY CENTER
LIBRARY

1

Hélio Faucheux, Chelles

2

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel dit de Fersen, rue Matignon, N° 17.

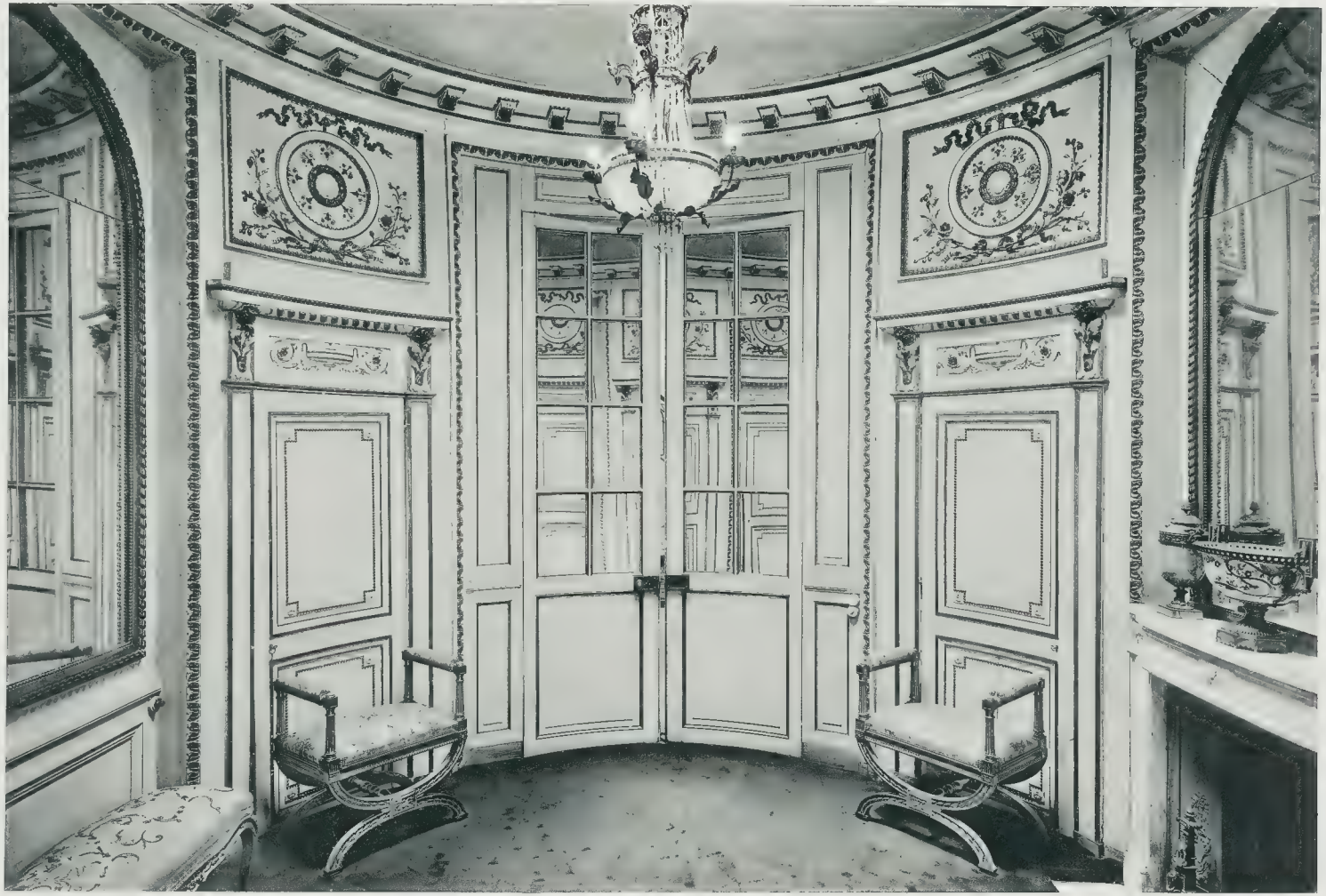
1. Vue générale. 2. Perspective du jardin longeant la rue Matignon.

Helio Fauchieux, Chelles

E. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel dit de Fersen, rue Matignon, N° 17. Façade sur le jardin.

THE GETTY CENTER
LIBRARY



Helio Lancheux Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel dit de Fersen, rue Matignon, N° 17. Petit salon en rotonde du rez-de-chaussée.

Hexo Faucheux, Chelles 1

2

3

4 E. Conte, Éditeur, Paris

Hôtel dit de Fersen.

1 & 4. Lambris de la Salle à manger. 2 & 3. Cheminée d'un petit cabinet.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Helio Fauchenx, Chelles

E. Contet, Editeur, Paris

Hôtel dit de Fersen, rue Matignon, N° 17. Vue d'ensemble du Grand Salon du rez-de-chaussée.

GETTY CENTER
LIBRARY

Héliо Fancheux, Chelles.

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel dit de Fersen, rue Matignon, N° 17. Porte et lambris de la Salle à Manger.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Helio Faucheux, Chelles.

E. Conlet, Éditeur, Paris

Hôtel dit de Fersen, rue Matignon, N° 17. Petit cabinet en rotonde du 1er étage

GETTY CENTER
LIBRARY

Helio Fauleux, Chelles

P. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Chastenoye, rue du Faubourg St-Honoré, N° 120. Le Grand Salon.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Photo A. Seleün Hélio Paul et Vigier.

F. Contet éditeur, Paris.

Panneaux sculptés provenant de l'hôtel de Pomponne (1672) puis de Massiac (1775)

Remontés dans l'hôtel de la Trémoille, Avenue Gabriel N° 4.

GETTY CENTER
LIBRARY

Photo A. Salmon. Hillo Paul et Yigier. F. Contet éditeur, Paris.

Ancien Hôtel de l'Impératrice, Avenue Gabriel N° 24. Porte et lambris de la Salle à manger.

Boiserie dont l'ensemble ornait le Grand Salon du rez-de-chaussée du Château de Bercy

23712775-B v.2

THE GETTY CENTER
LIBRARY